

## Perdre la grâce/Ton visage

Louise Fiset

Number 107, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41509ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Fiset, L. (2000). Perdre la grâce/Ton visage. *Liaison*, (107), 21–24.

# Perdre la grâce

Louise Fiset

Une nature rutilante de beauté dans la nuit, et moi, je ne porte plus sur terre.  
Mon ombre pose le pied devant, je flotte.

Un nuage s'ouvre; s'en dégage le cristal nocturne.

Je n'ai plus qu'à coucher la tête sur la courbature du ciel possédé des bleus  
pour couler

contre la gravité jusqu'au sol sans fond qui niche entre mes épaules.

Là, m'enlacer avec la perte et prendre l'eau dans toute sa masse traversée  
de lumière. Oublier qui je crois être et d'où je viens.

En cherchant l'origine de la pierre de lune gemmée d'une si belle eau,  
sur la route j'ai entendu dire qu'il s'agissait d'une transformation

à la vitesse de la vitesse! - car l'œil

comme une coccinelle,

rouge orangé et petits points noirs,

sous sa carapace ne voit pas si vite.

Belle nuit, viens par ici dans le silence de mes bras et ceins le voile noir  
sur ma peau. Soulève-moi légèrement car cette chute n'est pas finale.

Perdre la grâce, puis

se lever les pieds enrobés

de paroles meubles fourmillant dans ce fond sans fin.

Tous poings levés, prête à ouvrir les mains, les doigts touchent l'escarpement  
et réparent tout le long de la falaise

une foule de visages blêmes au cœur blafard.

Je ne sauverai rien et n'aurai appris rien d'autre

que la décomposition de la chair et la versification lâche et vétilleuse:

Devant moi, le corps est brisé. C'est tout.

L'esprit chante seul en abandonnant les doigts démembrés.

C'est décidé. Je ne laisserai rien devant pour la mort

Que cet amour profondément humain, sans corps, décordé de conscience,  
et sans sexe qui me terrorise. Je te l'offre, je te le donne.

L'échine tremble sous le muscle de la pensée à la pensée de t'aimer.

Ma peur elle-même tombe du ciel

étant de rien

et j'ai perdu le dos en foulant le sol.

J'ai tiré sur le bout de la cervelle pour déjouer la mémoire qui me mémorise

en me rappelant l'état d'une conscience si grise, si grise.

Je marche sans permission et surtout sans drapeau au beau milieu de la fanfare clinquante

de la conscience qui me dit de sa grosse voix aveuglante

que j'ai des bras! j'ai des pieds!

Et moi je dis que je n'ai rien du tout.

Étrangeté éternelle,

l'être que je suis dans le paysage fantastiquement beau et laid.

Être cet être étant de rien, je suis la plus simple nudité

sans marque de langage

qui retourne sur soi, qui regarde et qui saisit maintenant

toute la peur à saisir. À pleine vitesse, les images-bolides arrivent de tous côtés.

La lumière pure transperce l'absence de l'autre, voilà tous les gris et les noirs

et leur velouté râpeux qui étreignent et pétrissent mon cœur si doucement.

Belle nuit, viens par ici.

Car je me suis perdue dans la ceinture de mes bras en entrant par

l'ouverture du voile sous ma peau. Soulève-moi légèrement

car la chute n'est pas finale.



Pourtant le verbe,

l'amour tatoué sur mes lèvres trahies,

résonne comme le battant qui frappe une cloche fêlée. C'était mon cœur.

Ne plus rien vouloir et ne plus rien dire n'en pouvant plus,

je court-circuite la volonté

et je perds la pensée à la vitesse de douter que j'aie pu une fois penser.

Enfin libre de chanter ce qui chante sans plus de muscles et sans plus  
de choses à chanter avec la parole endormie

sur les cordes qui ne vibraient plus sous les doigts

depuis longtemps et c'est la vie.

Belle nuit, viens par ici et regarde. C'est la vie qui s'endort avec la vie

et qui murmure dans son rêve les sensibilités enfouies

désarmant les doigts

qui ne reconnaissent plus les cordes de l'instrument ni même la musique

qu'ils peuvent y faire. C'est la vie et vois-la si tu le peux,

maintenant qu'elle porte l'âme frêle tout le long des cordes

qui se sont tués sous la caresse des doigts

comme cet amour qui me dépasse depuis si longtemps et c'est la vie,

de grâce c'est la vie.

# Ton visage

Louise Fiset

J'ai tout le temps du monde  
 À m'asseoir là pour regarder la distance  
 Entre le souvenir et le cœur,  
 À parler à une chaise à côté de moi  
 Qui n'a d'autre prétention  
 Que d'être une chaise inoccupée.  
 Mon esprit traîne autour de toi  
 Et mes mains flânent dans la mémoire  
 En caressant ton visage surgi du vide.

J'ai tout le temps du monde  
 Pour délasser ma fièvre folle et cesser d'aimer.  
 J'entends ma voix me dire que le temps ne s'efface pas  
 Et qu'il finit par étendre une tendresse infinie sur les mots  
 Perdus comme les vieux papiers qui volent dans la rue.  
 À la fenêtre, le reflet blême de mon visage se détache  
 Des mots somptueusement gris que prononcent les autres visages  
 Dans ce lieu où l'on murmure sans cesse des soupirs et des soupirs  
 Les uns sur les autres comme s'ils sortaient  
 D'une boîte à bijoux cachée dans la mémoire.

Oh! J'ai du temps à remplir le monde!  
 Avec tout ce que j'ai entendu, je suis aveugle, et l'amour replace  
 Devant mes yeux des instants qui s'infiltrèrent et se déroulent  
 Dans tous les sens. Je m'insinue dans les perspectives  
 Et me trouve frère dans le silence  
 Sans grâce et sans oubli. C'est ça le mur de l'absence.  
 Quand je veux parler de toi  
 Tous les plans s'entrecoupent et m'assaillent:  
 En haut, en bas, côté gauche et droit,  
 À plat sur le ventre, tête renversée, retournée  
 Sur le côté mais en angle, tout le corps à l'envers,  
 La tête à angle droit, vif éclat des yeux et *color splash!*  
 J'imprime l'image inverse et mon œil continue de tourner.  
 Je fléchis et j'entends des voix vivantes.

J'ai tout le temps du monde  
 À ne plus penser que je suis là.  
 Je ne pense plus à rien.  
 Et rien ne pense plus non plus.  
 La tête basse, je pleure entre mes cuisses  
 Sur des mots qui n'ont jamais su voler  
 Mes mains les ayant écrit nûment.  
 Dans son souffle, l'âme parle avec si peu de mots  
 Qu'il me faudrait être magique pour que mes mains te fabriquent  
 La plus belle histoire du monde.  
 Et là, ton visage surgirait du vide.

J'ai tout le temps du monde pour te raconter  
 Que la tendresse écartelée au plancher  
 Se fait consoler par sa sœur l'indifférence.  
 Qu'une superbe laideur s'avance et prend la place  
 En face de moi. Une furie intense me tend des mains  
 Qui ont soif, mais elle ne peut rien contre l'amour.  
 J'ai donc arraché mon cœur et l'ai planté d'un seul coup  
 Dans ma tête pour qu'il me transfigure.  
 Elle, elle est devenue somptueusement grise

Louise Fiset est née à Ottawa et vit maintenant à Saint-Boniface. Auteure et comédienne, elle a notamment publié deux recueils de poésie, *404 BCA - Driver tout l'été* et *Soul pleureur*, aux Éditions du Blé.



Comme les mots qui chuchotent sans cesse autour de moi  
 Des histoires sur ton visage surgi du vide.  
 Je pourrais croire que mon cœur est devenu malade  
 Et l'amour aveugle, mais c'est ce qui se passe  
 Depuis le jour où ton visage m'a donné  
 Un rêve que je rêve à plein au beau milieu  
 De mes yeux.

Parfois le temps n'arrive plus à se contenir dans ses limites. Il tombe du cadran en criant qu'il ne reste plus qu'une minute à vivre. Mais moi, je le connais bien, et sans le contrarier, je l'invite à mettre avec moi des traces sur les choses. Nos dix doigts sur la surface d'une table vide, nous encerclons une belle conversation avec, au centre, tout le temps du monde.